

Fabrice Colin

La Malédiction
d'Old Haven



Né en 1972, Fabrice Colin est un auteur prolifique et reconnu de fantasy. Il a publié de nombreux romans, romans graphiques, bandes dessinées et nouvelles en jeunesse et en adulte. Il a été primé pour *Le Cycle d'Arcadia : Vestiges d'Arcadia*, prix Ozone 1999 (meilleur roman de fantasy francophone), *Dreamericana*, grand prix de l'imaginaire 2004 (catégorie « roman français »), *CyberPan*, grand prix de l'imaginaire 2004 (catégorie « roman jeunesse »).

<http://dreamericana.free.fr/>
www.myspace.com/fabricecolin

Pour Anne, qui y a cru la première.
Pour Marion, qui a toujours montré qu'elle était là.
Pour Shaïne, qui a jeté toutes ses forces (et les miennes) dans la bataille, et ce n'est que le début !

Pour Claire D., Éric L., René-Marc D. et Lucie C., lecteurs émérites, auxquels j'avais évidemment fait le serment de ne pas les remercier : les copains, j'ai réalisé il y a peu ce que j'avais exigé de vous – je ne peux que reprendre ma promesse.

Pour Katia, enfin, qui a porté Mary à bout de bras et a rendu ce livre possible, ainsi que tout le reste.

« **L**e monde est vaste, Mary, et nous ne pouvons pas tout savoir. » Il avait murmuré ces mots sur son lit de mort ; je les avais à peine entendus. Dehors, les vaisseaux de l'Empire m'attendaient, et mon existence menaçait une nouvelle fois de basculer. J'étais épuisée, j'étais terrifiée, et je ne savais même pas ce que « monde » voulait dire.

Mais ce soir, ce soir, tandis qu'à la lueur d'une chandelle de suif je feuillette d'une main les pages de l'énorme *America principus* de Winslow, tenant de l'autre la plume fébrile qui rédige ces lignes, les paroles de mon pasteur me reviennent en mémoire avec une netteté nouvelle et douloureuse.

Je repense à l'année où tout a commencé, bien avant ma naissance. Je repense à la façon dont les événements se sont précipités et entremêlés pareils aux thèmes d'une violente symphonie, et me voilà projetée cinquante ans en arrière. Brusquement, je réalise que, si toute cette histoire devait se jouer à nouveau, sous mes yeux ou ailleurs, rien, pas un seul mot n'en serait changé. Parce que les hommes avancent ainsi : courbés sous le joug du destin, soumis à un entrelacs de causes et de conséquences si complexes qu'ils se révèlent incapables, tant qu'ils n'ont pas vécu, de percevoir le sens secret des choses. Et ensuite...

Ceci n'est pas une confession. Ceci n'est pas un livre de mémoires. Ceci est la relation aussi fidèle que possible d'une période de ma vie particulièrement agitée, qui coïncide avec ce que les historiens appellent la « chute de Gotham » : une sorte d'apocalypse, au sens de révélation, qui changea à jamais le visage de notre capitale. Oui, j'ai vécu ces événements, j'ai vécu ces bouleversements, j'y ai pris une part plus qu'active. Pour autant, je ne crois pas en être à l'origine. Je ne représente que le dernier maillon d'une chaîne qui s'enfonce dans la nuit des âges, une chaîne faite de haine et d'amour, et je connais, en cet instant, un homme qui noircit des pages aussi, et dont la responsabilité dans ce qui s'est passé est au moins égale à la mienne.

Je ne prétends pas que tout soit vrai ; j'ai essayé de me rappeler, le plus fidèlement possible, et il arrive que des souvenirs nous échappent ou se transforment. Ce que j'ai écrit, toutefois, je l'ai écrit dans un souci constant de justice.

J'ignore à quelle époque et en quelles circonstances vous lirez ces lignes. Certaines choses sont difficiles à expliquer pour qui n'a pas vécu ces temps troublés ; c'est pourquoi j'ai pris soin d'inclure par endroits des extraits de livres et de journaux. L'ensemble ne forme pas à proprement parler un roman, puisque ce qui est décrit est réellement arrivé. Mais vous n'êtes pas forcé de me croire et peu importe, en définitive. Ce qui importe, c'est que mon histoire existe. Que vous la lisiez.

Fermez les portes à présent. Calez-vous dans un bon fauteuil et dites aux autres que vous n'êtes plus chez vous. Je vous emmène ailleurs – très loin.

Imaginez. Nous nous trouvons en l'an de grâce 1670. De l'autre côté de l'océan, le très vénérable et très estimé astronome Galileo Galilei, qui vient de fêter ses cent six ans d'existence en même temps que ses trois décennies d'exil, est décoré en grande pompe par le roi Louis XIV sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame. C'est le matin. Les Français sont heureux. Ils ne savent pas encore.

Dans moins d'une heure, le poète John Milton, Premier ministre du roi Charles II d'Angleterre, sera retrouvé assassiné, les feuillets sanglants du manuscrit originel du *Paradis perdu* éparpillés autour de lui. À cause de cela, de nouveau, il y aura une guerre. On la pressent. On la redoute. Déjà, les armées se rassemblent et d'obscures alliances se nouent ; les artilleurs astiquent leurs pièces de bronze et les généraux défroissent leurs plans de bataille : c'est la rumeur d'un monde en marche. Bientôt, ses échos cataclysmiques parviendront jusqu'aux lointaines Amériques.

Mais pas aujourd'hui.

Car ici, ici dans cette vallée noyée de brumes et de ténèbres où, depuis trois jours, tombe une pluie torrentielle qui fait bondir les fleuves de leur lit et descendre la boue des montagnes, l'orage se déchaîne avec une telle violence que l'on ne peut rien entendre d'autre, et les gens se moquent bien de savoir ce qui se passe en Europe : ils baissent la tête, avalent leur soupe et attendent, frissonnants, que la colère du ciel s'apaise.

Il est près de trois heures du matin, et nous nous trouvons à la taverne de *L'Ours Noir*, au cœur des monts Adirondacks. Dans la cheminée, les bûches crépitent. Tout le monde est descendu dans la salle commune. Comment trouver le sommeil par une nuit pareille ? Pour passer le temps, on mange, on parle de

chasses miraculeuses et de forêts à explorer – on évoque les nouveaux traités commerciaux signés avec les Iroquois du Nord, on se raconte en ricanant les derniers ragots de Gotham.

Autour de la grande table, l'assemblée est hétéroclite : deux cartographes, un mercenaire, trois trappeurs et un groupe de Hollandais négociants en fourrures. Seul, à l'écart, un jeune homme drapé dans un long manteau gris a gardé son capuchon relevé. Personne ne lui pose de questions. Après qu'il a terminé de nettoyer ses casseroles, Ben le Borgne fait servir aux convives de grosses chopes de vin chaud. Sa femme, Lucy, se presse derrière les bancs, un plateau à la main. Les Hollandais sont bruyants et tapageurs mais, d'une certaine façon, Ben est heureux qu'ils soient là. Depuis cinq ans qu'il possède cet endroit, il n'a encore jamais vu un temps pareil.

Un rideau de pluie s'abat sur la forêt ; Ben se poste à la fenêtre. Régulièrement, un éclair illumine les montagnes. L'écho du tonnerre résonne au-dessus de la vallée.

Ici, avant, il n'y avait rien, rien d'autre qu'une nature ardente et indomptée, la chanson du vent dans les arbres, le saut des carpes d'argent... et quelques Indiens. Ben n'est pas sûr que l'époque soit devenue meilleure. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il n'échangerait sa place pour rien au monde. Une fois qu'on a goûté au calme des montagnes, on n'a plus besoin du reste.

Le tavernier se gratte la nuque. Son esprit fatigué se perd dans l'immensité de la nuit, suivant les cimes des arbres qui ploient sous la tempête, son épouse, elle, regarde de l'autre côté. Et ce qu'elle voit ne lui plaît pas du tout.

– Ben ?

Le tavernier se retourne. Lucy est inquiète. Elle essuie la buée sur la vitre. Des feux sont apparus au bout de la route. Des feux qui avancent. En pleine nuit.

Ben s'approche de sa femme. Derrière le couple, les clients ont cessé de parler. Eux aussi sentent quelque chose.

Des torches. Une vingtaine, au moins. On entend des chevaux hennir. Le martèlement de leurs sabots sur la piste. Plus personne ne bouge.

Soudain, la porte s'ouvre. Une bourrasque glacée s'engouffre, et une silhouette massive se dessine dans l'encadrement. Un homme s'avance, dégoulinant de pluie. Il porte un ample manteau blanc constellé de minuscules croix noires, ainsi qu'une cagoule en pointe, avec une fente pour les yeux.

La Sainte Inquisition !

L'homme tape ses bottes sur le seuil. Dans un grincement, la porte se referme. Dehors, la pluie redouble de vigueur. Son fracas n'est troublé que par les craquements des bûches dans l'âtre. À la ceinture de l'inquisiteur, un pistolet est glissé. L'homme caresse sa crosse en balayant la salle du regard.

– Nous cherchons une jeune femme, lâche-t-il. Nous savons qu'elle se terre ici.

Le tavernier arque un sourcil, tente de rester naturel. Son cœur bat la chamade. Astiquant le comptoir, Lucy l'implore du regard.

– Faites excuse, monseigneur, mais il n'y a ici... que mon épouse.

L'inquisiteur l'écarte et s'avance vers la table. Les Hollandais ont reposé leur chope. Leur peur est palpable. Lentement, le mercenaire reprend le chapeau à large bord qu'il avait laissé sur le banc et le pose sur son crâne. Il ne baisse pas les yeux lorsque le visiteur scrute son visage.

Soudain, le jeune homme au capuchon se lève et gagne l'esca-lier. L'inquisiteur l'interpelle :

– Hé, toi !

L'autre a déjà posé un pied sur la première marche. L'inquisiteur l'attrape par un bras et le force à redescendre.

– Pas si vite, mon garçon !

Le jeune homme essaie de se dégager.

– Serais-tu effrayé ? Tu m'as l'air bien pressé.

Pas de réponse.

– Et si tu nous montrais ce joli minois ?

Le jeune homme ne pipe mot. D'une petite tape, l'inquisiteur fait tomber son capuchon. Les voyageurs retiennent leur souffle.

Ce *n'est pas* un jeune homme. Son visage est fin, empreint d'une douceur farouche, et ses cheveux roux bouclés sont retenus en chignon par une broche de cuivre. Les flammes de l'âtre tremblent dans le miroir de ses yeux vert amande.

Sans un mot, l'inquisiteur passe une main dans sa chevelure et, d'un mouvement expert, défait la broche. Libérés, les cheveux coulent en cascade. L'inquisiteur caresse la joue pâle.

– Ton nom ?

– Ne me touchez pas.

Elle le repousse. Un coup de tonnerre ébranle la taverne, plus fort encore que les précédents. La pluie cingle les vitres. Sur les lèvres de l'inquisiteur, un rictus se dessine :

– Misérable petite catin. Qui croyais-tu abuser ?

Puis, se tournant vers les voyageurs :

– Regardez bien, vous autres ! Voyez le visage du démon !

Au même instant, le mercenaire se lève. L'inquisiteur tire son pistolet et le pointe dans sa direction.

– Toi, assis !

Mais le mercenaire ne l'écoute pas. Il continue d'avancer. L'inquisiteur pose son doigt sur la gâchette.

– Serais-tu sourd ?

L'homme se fige. Trois coups viennent d'être frappés. De nouveau, la porte s'ouvre. Un deuxième inquisiteur se signe. Il est trempé, sa cagoule retombe. À en juger par le nombre de croix sur son manteau, il doit appartenir à un grade inférieur.

– Maître ?

– J'ai retrouvé notre sorcière, frère. Notre venue ne semble guère du goût de tout le monde, mais je gage que tout va rapidement rentrer dans l'ordre. N'est-ce pas, mon brave ?

Sous son chapeau, le mercenaire sourit.

– Lâchez cette fille. Je ne vous le redemanderai pas.

– Je crains que tu n'aies pas saisi la teneur exacte de la situa...

Sans lui laisser le temps de terminer, le mercenaire fait un pas de côté, sort un pistolet de sous son manteau et tire. L'inquisiteur riposte. Sa balle fait voler une vitre en éclats. Aussitôt après, il lâche son arme. Sa main se crispe sur son cœur : il regarde ses doigts, essaye de les porter à ses lèvres. Puis il s'écroule.

Mort.

Devant la porte, son complice est pétrifié. Le mercenaire le tient en joue.

– Dis à tes amis que tout va bien. Dis-leur que vous tenez la sorcière.

L'homme pose une main sur la poignée.

– Et referme derrière toi. Oh, j'oubliais : si tu ne suis pas mes instructions à la lettre, je tire à travers la fenêtre. Tu essaieras de te mettre à l'abri mais tu n'en auras pas le temps. À cette distance, je ne manque jamais ma cible. Ce sera une fin stupide. Évitions-nous cela, veux-tu ?

L'inquisiteur opine puis sort. Devant lui, regroupés en arc de

cercle, une vingtaine de ses semblables attendent sous la pluie. Plusieurs torches sont éteintes. Les chevaux s'ébrouent, piétinent.

– Alors ?

L'homme qui vient de parler est un maître supérieur. S'il est impossible de dire ce qui se dissimule sous son visage, on devine que ce n'est pas un sourire.

Le jeune inquisiteur s'approche, marmonne quelque chose.

– Imbécile ! rugit le maître supérieur en l'écartant d'une bourrade. Trois hommes avec moi ! Les autres, surveillez toutes les issues !

Il arme son pistolet et ouvre la porte d'un coup de pied. Derrière sa cagoule, ses yeux s'écarquillent. Le corps de son acolyte gît au pied de l'escalier.

Autour de la table, les convives contemplent la scène, médusés. Le tavernier et sa femme, eux, sont raides comme des piquets. Le maître supérieur est hors de lui.

– Par tous les démons, allez-vous me dire ce...

BLAM. BLAM.

Deux nouveaux coups de feu ont retenti à l'extérieur. L'inquisiteur fait volte-face, se précipite au-dehors et se cogne à l'un de ses hommes, qui désigne la route.

Là-bas, dans le brouillard, une silhouette à cheval s'enfonce dans la nuit. Elle laisse deux cadavres dans son sillage.

Et un chapeau à large bord.

Les bras noués autour du ventre de son sauveur, collée à son dos, Lisbeth Wickford se mord les lèvres en sanglotant. Elle ne sait plus si c'est de détresse, de peur ou de soulagement. Elle se croyait en sécurité dans la forêt ; son monde vient de s'effondrer. Ses larmes se mêlent à la pluie. Le vent les emporte.

Autour d'eux, l'obscurité est presque complète, et seule une tache laiteuse voilée par les nuages éclaire leur chemin. Mais l'homme avec qui elle vient de sauter par la fenêtre du premier étage, l'homme qui l'a tirée à lui et l'a entraînée si vite que ses pieds ne touchaient plus le sol, celui qui l'a hissée des deux mains sur son cheval avant de bondir à son tour alors que l'animal partait déjà au galop, cet homme-là, elle le sait, n'est pas comme les autres : il pourrait conduire sa monture les yeux bandés.

Qui est-il ?

Il n'a pas encore prononcé un mot.

À présent, ils filent sur une piste à flanc de montagne et se baissent pour éviter les branches. Parfois, sans ralentir, le mercenaire se retourne. Les hommes de l'Inquisition sont lancés à leur poursuite. Ils tirent dans la nuit.

Il pleut toujours. Le mercenaire serre les mains de Lisbeth contre son abdomen. Il crie :

- Cela fait un moment que je vous suis !
- Je l'avais remarqué.
- Navré. Les gens comme vous ne sont pas faciles à trouver.

Elle se penche vers son oreille :

- Qu'est-ce que ça veut dire, « les gens comme moi » ?
- Vous êtes une sorcière, n'est-ce pas ?
- ...
- Oui, vous l'êtes. Je l'ai su à la première seconde.
- Que voulez-vous de moi ?
- Vous aider.

La piste fait un coude. Les arbres sont plus grands. Dans le ravin déferle un torrent. Malgré la pluie et les coups de tonnerre, ils entendent son rugissement.

Elle crie elle aussi. C'est comme un jeu entre eux.

– M'aider ? Je n'ai besoin de personne !

– Faux ! Vous savez voir, certes. Mais, pour le reste, vous avez tout à apprendre.

Elle s'esclaffe. L'étreint plus fort. La nuit est si profonde.

– Et vous seriez mon initiateur ?

– Rien ne me ferait plus plaisir !

Elle ne dit plus rien. Des lambeaux de brume s'enroulent autour d'eux. Des éclairs illuminent la vallée. Ils foncent sans répit dans la grande nuit américaine.

BLAM.

Des balles fusent encore mais, pour une raison qu'elle ne saurait expliquer, Lisbeth est persuadée qu'elles ne les atteindront jamais. Leur monture est vaillante. De petits nuages de vapeur s'échappent de ses naseaux. La pluie est partout.

La piste s'étire en ligne droite. Là-bas, tout au bout, elle s'arrête au bord d'un ravin. Le front de Lisbeth se plisse.

– Où est le pont ?

– Quoi ?

– Le pont ! Il y a bien un pont, non ?

Le mercenaire ne répond pas. Il éperonne son cheval de plus belle. La jeune femme jette un œil sur le côté. Le torrent se brise sur les rochers, continue sa course folle.

Le ravin est profond. Cent vingt pieds à vue de nez.

– Arrêtez-vous !

Il ne l'écoute pas. Il ne l'entend pas. Elle referme ses doigts sur l'étoffe de sa chemise.

– Arrêtez !

Ses pensées s'affolent. Que s'est-il passé ? Il devait y avoir un pont autrefois. La piste continue de l'autre côté, elle la voit : une trouée dans la forêt...

Se retenant d'une main, elle jette un œil par-dessus son épaule.

L'Inquisition est toujours là.

– Ils nous rattrapent !

– Me faites-vous confiance ?

– Oui, mais...

– Alors gardez les yeux ouverts.

Le mercenaire encourage sa monture, secoue vivement les rênes. Elle se colle à lui, hume à pleins poumons les parfums de la nuit. Est-elle en train de devenir folle ? Ils ne sont plus qu'à cent pieds du gouffre.

– Je ne connais même pas votre nom !

– Pourquoi vous le dirais-je ?

Soixante pieds.

– J'ai besoin de savoir à qui je confie ma vie !

Le gouffre est là, tout proche. Avec la pluie, elle n'arrive pas très bien à voir, mais elle est certaine d'une chose : aucun cheval ne peut franchir une telle distance.

Quarante pieds.

– Dites-le-moi !

Il se couche sur sa monture. Elle se couche avec lui.

Vingt pieds.

Dix.

Derrière eux, les inquisiteurs ont freiné leurs montures.

Maintenant, ils regardent.

Cinq pieds.

Le mercenaire lâche les rênes et se retourne.

– Je m'appelle Rip Van Winkle.

Il attrape Lisbeth par la nuque pour l'attirer à lui. À cette seconde précise, les sabots de leur cheval quittent la terre. La

jeune femme hurle, et son hurlement se perd dans la bouche de son sauveur. Tout se passe au ralenti : les jambes du cheval qui s'agitent dans le vide, la pluie bienfaisante qui tombe goutte à goutte. Les langues se mêlent, entament une folle sarabande. Une joie immense envahit la sorcière, en même temps qu'une terreur sans nom.

Quoi qu'il arrive, elle ne peut plus reculer. Et c'est ainsi que mon histoire commence.